Dallaire, Michel. *Violoncelle pour lune d'automne*. Ottawa : L'interligne, 2014. 352 p.

Michel Dallaire aime la musique ; voici son seizième livre, un bon, long roman qui, à la lecture, se révèle vite être ce genre d'ouvrage qu'on dévore dans l'impatience de découvrir comment se précipitent les événements. Les personnages, Aziza et son compagnon canadien, sont solidement campés, « lui » et « elle » qui, depuis longtemps séparés, reprennent contact par lettres interposées pour continuer le fil de leur conversation brutalement interrompue après un accident de voiture et ses douloureuses conséquences, en particulier pour la jeune femme. C'est leur fille Cristina qui conclut le roman. Elle a gardé peu de souvenirs de sa mère et en sait tout aussi peu de la relation entretenue par ses parents. Toutefois, un lien l'unit à sa mère, la musique, qui la fascine et dont elle fait son métier.

Au moment où elle a rencontré son futur mari, Aziza, très jeune, voyageait à travers l'Europe avec son violoncelle pour tout bagage. C'était une vie libre, improvisée au gré d'invitations à se produire dans des bars aux Pays-Bas, en France, en Espagne. Son compagnon, lui aussi très jeune, écrit poèmes et textes. Une vie vagabonde s'organise dans ce tourbillon de créativité et d'engagements à la bonne franquette. Étaient-ils trop jeunes ? Leur situation financière était-elle trop précaire ? Ou bien, tout simplement, n'ont-ils pas eu de chance ? Leur bohème s'essouffle, il y a bientôt un enfant à élever ; l'adolescence sans fin doit, mal an bon an, se ranger dans la sécurité des responsabilités adultes. Jouer du violoncelle de soirée en soirée semble ne plus suffire. Le violoncelle disparaît. Aziza, qui aimait composer d'un engagement à l'autre, abandonne. Des années plus tard, c'est sa fille qui reprendra la musique de sa mère et la jouera lors de concerts à travers l'Amérique du Nord. Héritière musicale d'Aziza, elle lui donne un souffle nouveau.

Aziza est le personnage central et son parcours mouvementé est rempli de joies, d'espoirs, mais aussi et de plus en plus à mesure que le temps avance, de déceptions et d'une tristesse infinie, jusqu'à une solitude absolue dans un silence qu'aucune musique ne pourrait abolir. Elle convient que « Non, le passé n'est jamais bien loin. Surtout pas quand on est pris à regarder les mêmes quatre murs et les mêmes toiles à longueur de journée, de nuits et d'années. Quand le corps devient une prison où un silence interminable nous cloue sur place, nous soumet, nous écrase de tout son poids trop souvent vulgaire, cette idée est parfois difficile, voire impossible à accepter ».

Car, voilà le drame qui a bouleversé la vie de la jeune fille : la surdité survenue à la suite de ce terrible accident de voiture qui remet en cause tous les bonheurs durement accumulés à force de patience et d'efforts. Elle prend alors une décision sans appel, celle de quitter son compagnon et sa petite fille, sans explications, et partir à jamais très loin de Sudbury et du nord ontarien pour retourner au Maroc, son pays natal, dans une culture qui n'est plus la sienne depuis longtemps. Néanmoins, il lui tient à cœur de s'y intégrer à nouveau autant que possible, en retrait de la société et en paix avec elle-même. Elle s'isole dans son appartement vide tout en nouant de nouveaux contacts, discrets et paisibles. Elle disparaît de la vie de sa fille et c'est à ce prix qu'elle envisage une humble raison d'être sans amertume et sans conflits. A Tanger, elle médite : « Le temps est doux ici et j'ai ouvert les volets pour mieux recevoir la lumière du jour, celle qui vient de la mer que j'entrevois au loin. 'On ne se plaint jamais en regardant la mer,' a écrit un jour le jeune homme de mon histoire. Une poignée d'illusions plus tard, je la regarde toujours aussi calmement, pour réfléchir encore un peu à nos tortillements, peut-être pour revivre le reflux d'une espérance ». *Violoncelle pour lune d'automne* est l'histoire de ce déchirement.

Gabrielle Bonifaci